

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 67 (1971)

Heft: 1/3: Beiträge zur schweizerischen Volkskunde im 19. Jahrhundert : Festgabe der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde zu ihrem 75jährigen Bestehen = Traditions populaires suisses au 19e siècle : publication de la Société suisse des Traditions populaires à l'occasion de son 75e anniversaire

Artikel: Texte zur schweizerischen Volkskunde des 19. Jahrhunderts von zeitgenössischen Autoren

Autor: Bridel, Philippe-Sirice

Kapitel: Extrait du recueil de six lettres (1808-1812) sous le titre "Coup d'œil sur les Alpes du canton de Vaud"

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-116699>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Texte zur schweizerischen Volkskunde des 19. Jahrhunderts von zeitgenössischen Autoren

Herausgegeben von Mitgliedern des Seminars für Volkskunde
der Universität Basel

Wenn die Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde ihr 75jähriges Bestehen feiert und zu diesem Anlass eine Festschrift zusammengestellt wird, so kann und will das Basler volkskundliche Seminar nicht abseits stehen: zu viel verdanken wir dieser Vereinigung. Sie stellt uns in grosszügiger Weise ihre Arbeitsräume und ihre reichhaltige Bibliothek zur Verfügung, und zudem sind Seminar und Gesellschaft auch personell eng miteinander verbunden.

Der bescheidene Beitrag, den wir zu diesem dem 19. Jahrhundert gewidmeten Band leisten wollen, stellt nicht eine geschlossene Abhandlung dar, sondern gleichsam eine Erweiterung von H. Herzogs Textsammlung (Schweizerische Volksfeste, Sitten und Gebräuche, Aarau 1884). Allerdings ging es uns dabei nicht um das Präsentieren von blossen Lesefrüchten, in denen Bräuche geschildert werden, sondern wir versuchten, Zeugnisse für eine wirkliche Auseinandersetzung mit volkskundlichen Phänomenen zu finden, die den Weg zur wissenschaftlichen Volkskunde weisen, wie er später von Eduard Hoffmann-Krayer so erfolgreich begangen wurde.

Trotz dieser Beschränkung stehen wir vor einer unermesslichen Fülle von Material aus Büchern, Periodica und Manuskripten, aus der wir nur einen geringen Teil herausgreifen und veröffentlichen können. Wir sehen unsere Aufgabe in erster Linie darin, auf dieses Material und seine Bedeutung hinzuweisen und dadurch zu weiterer Beschäftigung anzuregen – vielleicht dass aus solcher Tätigkeit einmal die noch ungeschriebene Geschichte der schweizerischen Volkskunde entstehen kann.

An der Herausgabe haben sich beteiligt: Eva M. Düblin-Honegger (E.D.), Suzanne Grisel (S.G.), Pius Marrer (P.M.), Steffi Martin-Kilcher (St.M.), Anne-rose Scheidegger (A.S.) und Rolf Thalmann (R.Th.).

Im Namen der Beteiligten: R.Th.

Verwendete Abkürzungen:

ADB: Allgemeine Deutsche Biographie, Leipzig 1875–1910
HBLs: Historisch-Biographisches Lexikon der Schweiz, Neuenburg 1921–1934
SKL: Schweizerisches Künstler-Lexikon, Frauenfeld 1905–1917

Extrait du recueil de six lettres (1808–1812) sous le titre «Coup d'œil sur les Alpes du canton de Vaud»

par *Philippe-Sirice Bridel*

Le Doyen Bridel (1757–1845) était l'homme «qui fit, à lui seul, en son temps, toute la besogne d'une Société suisse des traditions populaires». C'est ainsi qu'Ernest Muret définissait notre auteur, en 1908, dans une étude¹ qui d'autre part mettait en doute son authenticité. Cette apparente contradiction se dissipe

¹ Ernest Muret, *Le Château d'Amour*, Lausanne 1908.

dès que l'on considère Bridel dans son contexte historique. Il n'était pas du nombre des personnalités dirigeantes du 18^e siècle, mais il était en contact avec tous les hommes marquants, les idées et les œuvres importantes de la Suisse de ce temps-là. Son caractère sensible a été marqué par les milieux qu'il fréquentait et dont il est devenu un représentant et un interprète.

En 1763, à l'âge de 6 ans, il quitte la cure paternelle de Begnins (VD) pour se rendre chez son grand-père, Philippe Bridel, pasteur à L'Abbaye (dans la vallée de Joux). Le vieil homme, plein de sagesse, prend une place particulière dans la biographie de Bridel, car il a su ouvrir l'âme de l'enfant à la nature en tant que création divine. Toute la vie de Philippe-Sirice est d'ailleurs empreinte de son amour pour la nature qui, pour lui, a toujours occupé une place prépondérante: elle restera son port d'attache et son refuge, malgré toutes les sollicitations par des intérêts nouveaux et divergents. Il est donc facile de concevoir que des écrivains tels que Haller, Gessner, Bodmer et le Rousseau de la Nouvelle Héloïse aient particulièrement impressionné l'étudiant lausannois en théologie. Qu'il se soit tourné spécialement vers les alpes et vers une région essentiellement agricole et pastorale, provient également d'un séjour en Valais et dans le Pays d'Enhaut. L'effet purifiant des montagnes lui fit voir claire en lui-même et l'incita à proclamer son patriotisme. Au sein d'un cercle littéraire créé à Lausanne en collaboration avec Gibbon² et ses amis, il fut le premier à propager l'idée d'une littérature nationale de langue française. En effet, l'unité spirituelle du pays n'avait été influencée, jusqu'alors, que par la Suisse alémanique. Ce sont ses amis lausannois qui ont poussé Bridel dans la carrière des lettres. Sa prose, contenue dans les *Etrennes helvétiques*, parues pour la première fois en 1783, trouve toutefois un écho bien moindre que ses poèmes. C'est lors de sa nomination à l'église française à Bâle (en 1786), quelques années après la fin de ses études de théologie et après son mariage avec Mlle Louise Secretan, qu'il se tourne définitivement vers la prose. Peu après, il collabore activement au sein de la Société helvétique, très liée à la ville de Bâle. C'est dans l'esprit de cette société que Bridel propose d'éduquer la jeunesse en partant de la connaissance du propre pays. Cette idée se rattache sans doute aux réminiscences de sa prime jeunesse, alors qu'il apprenait à lire dans le livre de la nature. Il explore également les environs de Bâle, mais uniquement sur territoire suisse, et ses impressions font preuve d'un intérêt croissant à l'égard des hommes et de leur façon de vivre; la nature et l'histoire prennent une place importante dans sa description des conditions de vie.

En 1796, les effets de la Révolution française se font sentir en Suisse et Bridel quitte la ville de Bâle. Château-d'Œx devient, pour une période de neuf ans, son nouveau champ d'activité. Le Pays d'Enhaut qui, malgré ses deux langues et ses deux religions présente une unité culturelle, lui apparaît comme l'image idéale de la Suisse. Il assiste, bouleversé, à la séparation du Pays de Vaud et de Berne à laquelle le Pays d'Enhaut ne se plie qu'à contre-cœur. La mort de Mme Bridel marque également la fin du séjour à Château-d'Œx. Bridel, l'homme de l'ancien régime, l'homme du 18^e siècle, reprend, en 1805, sa dernière paroisse à Montreux, en ce village même qui, le premier, avait érigé l'arbre de la liberté. Entre les différends inévitables qui l'opposent à sa commune, le Doyen se reconforte au cours de longues randonnées et par son activité littéraire. Le texte ci-après provient de cette phase de sa vie; il est paru dans le *Conservateur suisse* ou recueil complet des *Etrennes helvétiques*, tome VI, Lausanne 1814 (= seconde édition, tome VI, Lausanne 1856). Au côté poétique de ses descriptions répond une compassion vraie pour la détresse des montagnards. – Les *Etrennes helvétiques*, respective-

² Edward Gibbon (1737–1794), historien anglais. (S.G.)

ment le Conservateur suisse³, dans lesquels le Doyen publiait ses écrits, se voulaient populaires, attractifs et instructifs; ils avaient le but non scientifique d'éveiller, dans le peuple, l'amour du pays et de son passé. L'œuvre de Bridel, s'il est permis de parler ainsi du Conservateur, n'est donc pas utilisable comme source scientifique, mais elle contient des indications intéressantes qui peuvent stimuler la recherche folklorique; l'étude de Muret en témoigne. C'est dans cet esprit que nous évoquons ici ce précurseur de la science des traditions et usages populaires, auquel la ville de Montreux a érigé un monument en l'année 1891. S. G.

Des six lettres dont les extraits sont cités ci-après l'auteur n'a daté que la première (août 1808), la quatrième (septembre 1810) et la dernière (août 1812). L'ami C... (Charles, d'après la lettre six, p. 262), personnage probablement fictif et intermédiaire n'a pas non plus été identifié.

Tu me demandes, mon cher C.... quelques détails sur les Montagnes de mon voisinage, et je les dois à ton amitié. Après avoir vécu dix ans dans l'intérieur de nos Alpes⁴, je suis maintenant établi à leur pied⁵: mais un attrait secret me rappelle souvent dans leur sein, et je les visite avec tout le plaisir d'un vieux ami, qui se plaît à revoir les objets de ses affections, et qui aime à en parler à ceux dont les goûts sont semblables aux siens... (p. 146)

Bridel aborde les chaînes de montagnes qui longent et dominent le Léman, d'abord la Chaux de Naye.

Naye est proprement un vallon d'une heure et demie de long, sur demi-lieue de large d'un flanc à l'autre: il forme un joli berceau assez régulier, surmonté par deux arrêtes, dont l'une, très escarpée, fait face au lac; et l'autre, qui l'est moins, borde la montagne de Chaude, sur le territoire de Villeneuve. Ce pâturage peut nourrir, pendant deux mois, de 90 à 100 têtes de bétail. C'est une propriété de la commune de Veytaux; tous les bourgeois en jouissent en commun, y *alpent* leurs vaches et genisses, salarient des bergers, et partagent le fromage qu'ils ont fait, à la fin de la saison, en proportionnant le dividende de chaque famille au nombre de vaches qu'elle y a mis, et à la quantité

³ Index des éditions:

Etrennes helvétiques curieuses et utiles, pour l'an de grâce 1783, Lausanne. Etrennes helvétiques et patriotiques, 49 vol., Lausanne, Vevey, Genève, 1784-1831.

Mélanges helvétiques, Bâle 1791 (92), Lausanne 1793, 1797. (Ce sont les 14 premières années des Etrennes réunies, sans calendriers et sans illustrations.)

Le Conservateur suisse ou recueil complet des Etrennes helvétiques. Edition augmentée, 13 vol., Lausanne 1813-1831.

Seconde édition, conforme à la première, augmentée de notes, 14 vol., Lausanne 1855-57. (Les Etrennes et le Conservateur parurent ensemble à partir de 1813; il s'agit du même ouvrage sous différents titres.)

⁴ à Château-d'Œx (1796-1805) (S. G.)

⁵ à Montreux dès 1805 (S. G.)

de lait qu'elles donnent mesuré à deux époques différentes. Comme les bâtimens de cette montagne toboient en ruine, on vient d'y faire construire un des plus beaux châlets que j'aie vu dans les Alpes; il a 115 pieds de long sur 22 de large: toutes les poutres et solives qui le composent, ont été apportées à dos d'homme, d'une forêt située une lieue en-dessous.

Pour faire la dédicace de ce chalet, toute la belle jeunesse de Veytaux est montée à Naye le 26 juillet 1807. Elle y est arrivée assez matin, pour admirer le superbe spectacle du lever du soleil: la journée s'est passée en promenades, en danses, et en repas composés des excellens laitages de la montagne. C'étoit une de ces fêtes pastorales si chères à nos bons ancêtres, ... (p. 154-155)⁶

Comme on ne peut rester à Naye plus de 7 à 8 semaines, parce que les neiges y tombent de bonne heure et se retirent tard, il y a en-dessous les pâturages de Liboson et de Sonchaux, où les troupeaux séjournent plusieurs semaines, soit avant de monter à Naye, soit quand ils en sont descendus. Ces propriétés communales sont sagement administrées, et leur tenue fait honneur à la commune de Veytaux; qui, pour le dire en passant, se distingue par la vie sobre et laborieuse de ses habitans, et par l'heureuse médiocrité qui y règne; car parmi ses bourgeois il n'est point de pauvre, ou du moins il n'en est aucun qui soit réduit à recourir à l'assistance publique. Tous ceux qui manquent de travail, peuvent en trouver dans les coupes régulières de forêts de hêtres que la Municipalité fait exploiter; de manière que quelques familles n'ont d'autre métier que celui de bûcheron... (p. 156-157)

L'auteur, animé par un grand intérêt scientifique, s'adonnait aussi à des études géologiques en compagnie d'Escher de la Linth. L'eau et les formations géologiques sont souvent le sujet de ses observations⁷; dans le passage suivant, il décrit ces phénomènes en rapport avec la façon de penser et la manière de vivre des montagnards.

La fontaine de Naye est à 25 minutes du chalet, qui a l'inconvénient d'être mal pour l'eau: car on n'y emploie que celle qui découle d'un grand plateau de neige situé en-dessous du chalet, dans un creux, où elle ne fond jamais entièrement; [...] On ne peut mettre en ligne de compte un trou de rocher, appelé *le Potet*. Ce puits naturel (à quelques jours très-chauds près) contient régulièrement la même quantité d'eau, et conserve sans varier le même niveau, qu'on la laisse ou qu'on la puise.

⁶ Comparez: Notice sur la romance des deux Epoux de la Dôle, C.I. 2, 295, Lausanne 1855 (S.G.).

⁷ Comparez p.e.: Lettre tirée d'un voyage dans la Suisse souterraine, C.I. 2, 201, Lausanne 1855 (S.G.)

Au-dessus du chalet, sur la gauche, on va visiter le *Fairtho d'eigryn*, dénomination purement celtique, qui signifie *la cave qui dégoutte*. C'est une excavation très-profonde, en forme d'entonnoir d'environ 70 à 80 pieds de diamètre: [...] Les parois circulaires [...] sont [...] tapissées de longues touffes d'Impératoire; plante usuelle que les habitans du pays appellent *Gaira*, et qu'ils emploient avec succès dans certaines maladies de bestiaux.

Dix minutes en dessous du chalet, est la *Tanna à l'oura*, qui veut dire *la grotte au vent*. C'est une fente de rocher large d'un pied et demi, d'où sort un vent perpétuel, [...] L'usage est d'y précipiter de grosses pierres, qu'on est obligé d'aller chercher assez loin: [...] Il paroît que cette caverne correspond à une ouverture sur l'autre flanc de la montagne, et c'est ainsi qu'on explique le phénomène de ce courant d'air. Les vieillards assurent qu'autrefois ce souffle étoit plus violent, et repousoit les mouchoirs jetés à l'entrée du canal: ils attribuent sa diminution à la prodigieuse quantité de pierres qu'on y a précipitées. ... (p. 158-160)

... ça et là on y rencontre des Marcassites. Ce sont sans doute ces apparences métalliques, qui persuadent depuis des siècles au vulgaire ignorant, qu'il y a des mines dans cette montagne: des indigènes et des étrangers y ont fait souvent des fouilles aussi dispendieuses qu'inutiles: la tradition populaire veut que des gens s'y soient enrichis: ... (p. 161)

Si à travers les précipices, on descend de Naye à Bonaudon [...], on découvre ça et là diverses ouvertures dans les rochers: quelques-unes sont inabordables; d'autres conduisent à de vastes et longues cavernes naturelles: ces dernières ont été de tout tems fréquentées par les chercheurs de métaux, qui s'y rendent de loin et en grand secret. Ils y ont laissé des échelles actuellement pourries de vétusté. L'entrée d'une de ces cavernes [...] a été bouchée, il y a plusieurs années, parce qu'on y avoit jeté les cadavres de vaches périées dans les environs; ... (p. 162)

Dans la seconde lettre Bridel nous décrit la région de la Dent de Jaman. Il parle entre autres d'un personnage très connu de la commune des Planches. C'est une façon assez typique pour l'auteur, d'enrichir son texte par quelques anecdotes à propos de personnages célèbres dans l'intention de familiariser le lecteur avec une population peu connue.

... on cite entr'autres le nommé Michel Mamin, qui a passé une partie de sa vie à poursuivre les chamois de cette chaîne et à chercher des métaux dans les profondes cavernes de Naye: je ne te parlerois pas, mon ami, de cet homme, mort en 1779 à l'âge de 64 ans, sans la singu-

larité de son testament. Il laisse son bien, montant à un peu plus de 2000 francs, à *tous les pauvres de l'univers*, qu'il institue ses héritiers; et confie la régie de ce fonds à la commune des Planches, qui en applique la rente annuelle au soulagement des passans, indigens ou malades: comme elle n'en donne rien aux pauvres d'entre ses bourgeois, mais que des étrangers seuls ont part à cette distribution, elle croit remplir le but philanthropique du testateur... (p. 171)⁸

Les figures légendaires, de pair avec les personnages célèbres prennent une place non négligeable dans ses descriptions. Contre toute attente, et ainsi qu'en témoigne le passage suivant, tiré de la troisième lettre, le pasteur ne mène pas un combat effectif contre la superstition.

Une des granges s'appelle *la Paluz*, à raison des marécages voisins; une autre *Lennda*, de *Lenn*, étang, mare: près de cette dernière, il se fit, il y a environ quatre-vingts ans, un enfoncement très-profond, en forme d'entonnoir, dès lors toujours plein d'une eau noirâtre; et tous les environs sont menacés de l'ouverture de pareilles fondrières, dans un sol tourbeux, sous lequel les eaux filtrent et circulent sans peine, dont la croûte de terreau végétal est peu épaisse, et qui recèle une foule de réservoirs cachés. La superstition, qui explique tous les phénomènes plus aisément que la physique, assure que la grande fondrière de *Lennda* se forma la nuit même dans laquelle mourut le dernier rejeton mâle de la noble famille de la Tour, jadis très-puissante dans cette contrée, et que ce fut par ce trou que son esprit familier (*Servant*) rentra dans le sein de la terre. Mais ce même *Lutin* vient encore quelquefois jouer des tours de son métier dans les étables des Villars; et plusieurs paysans assurent gravement qu'il a le rare talent de mettre le col de deux vaches dans le même lien: sans doute qu'il a beaucoup de temps à perdre, leur ai-je dit... (199s.)

Le texte suivant a pour objet la fenaison dans la région du Châtelard.

... un sentier précipiteux et peu fréquenté mène à travers les Verraux dans la Gruyère, par un pas très-dangereux nommé le *Trou de l'étoile*: des chasseurs de chamois et de jeunes bergers ont suivi toute cette arrête, en escaladant chacun de ses pics et en passant de l'un à l'autre; mais c'est un tour de force dont peu de voyageurs seroient capables. Entre les crevasses et à l'abri des diverses assises de ces rochers, croissent presque toutes les plantes rares des Alpes, et sur-tout les meilleurs vulnéraires: quelques personnes le savent, et y font d'abondantes récoltes de racines et de fleurs pour les Pharmacies.

⁸ HBLS, article «Mamin» par Maxime Raymond, Lausanne (S.G.).

De la Baye jusqu'à ces rochers, il y a une lieue de montée excessivement rapide, et couverte d'un gazon serré; c'est ce qu'on appelle des prés maigres: ils sont partagés en divers compartiments par des rayes naturelles, tantôt à sec, tantôt pleines d'eau, et qui au printemps servent de couloirs aux neiges qui se détachent du sol. L'herbe de ces prés, fine, délicate et aromatique, est composée des meilleures graminées, et donne un lait excellent aux vaches, qui en sont très-friandes. Mais ces lieux sont si âpres et si penchans, qu'on n'ose y mener les troupeaux, et ce sont les hommes qui en tirent parti. Vers le milieu du mois d'août, une foule de robustes faucheurs s'y transportent: – pour assurer leurs pas, ils arment leurs souliers de crampons de fer, et promènent la faux du haut en bas; ce travail est aussi pénible que dangereux: quand l'herbe est coupée, les jeunes faneuses viennent l'étendre et la remuer; si le temps est beau et le soleil ardent, un jour suffit pour la sécher; lorsqu'elle est sèche, les hommes prennent deux branches de ramée, les mettent à quatre pieds de distance, les chargent de foin, et se plaçant entre les deux bouts, qu'ils dirigent comme les limons d'un traîneau, ils glissent rapidement avec leur charge, du pied des rochers jusqu'à quelque plateau voisin de la Baye, par une manœuvre hardie et souvent périlleuse pour qui la fait, mais très pittoresque pour le spectateur: là on empile le foin en grandes meules; et pendant l'hiver, on profite des neiges pour le conduire dans les granges des villages inférieurs. Il n'est pas rare que l'avalanche épargne cette peine, en entraînant tout ce foin dans la Baye. Ça et là sont quelques cases étroites, placées dans des lieux abrités; et un coin qui en réunit sept ou huit, est la capitale des Verraux. Ce vallon absolument désert, excepté dans le temps des foins, est alors très-vivant: par-tout, des hommes, la faux à la main, sont comme suspendus sur les escarpemens; des femmes s'agitent avec des fourches et des rateaux dans les bandes fauchées; des enfans grimpent à la suite des chèvres nourricières de la peuplade, alors à 3 lieues de ses demeures accoutumées: c'est, je t'assure, une des scènes les plus romantiques dont j'aie été témoin: le soir, chacun se retire dans les cases, où il y a plus de bruit que de repos, et moins de sommeil que d'éclats de rire ... On prétend, que dans ce qu'on appelle le *bon temps d'autrefois*, la fanaison des Verraux étoit une fête pour la jeunesse du Chatelard; que les jeunes filles mettoient leurs plus beaux habits pour y aller, et que chaque nuit il y avoit bal ou concert. Mais si les pluies surviennent, si les nuages s'établissent et circulent dans ce long vallon, si les brouillards y traînent leurs flocons humides, comme il arrive souvent, ce n'est plus alors une partie de plaisir: l'attente du soleil se prolonge dans l'ennui; les journées se

perdent tristement; les foins ne sèchent pas ou se gâtent, et l'humeur s'en mêle, surtout pour ceux qui ne sont plus jeunes. On ne fauche guères ces sortes de prés que de deux ans l'un; et les propriétaires aisés s'arrangent avec des gens pauvres qui font la besogne, et qui pour leur peine ont la moitié de la récolte: ce qui fait que ces derniers risquent par fois leur vie dans des précipices affreux, pour avoir une botte de foin de plus. Toutes ces propriétés très-morcelées sont distinctes, et ont pour borne un ravin, une bande de rochers, ou une lisière de sapins. Ce n'est plus le siècle où l'on peut appliquer à nos montagnes ce mot d'Horace sur les habitans de la Dacie, *immetata quibus jugera*: maintenant tout est chez nous toisé avec la plus scrupuleuse exactitude; la chaîne de l'arpenteur s'étend jusques sur les blocs de marbre et de granit, dont il n'est aucun qui soit resté sans possesseur. On avait autrefois aux Verraux une petite tuillerie, dont on apperçoit encore les mazures; mais le trop grand éloignement, et sur-tout l'apreté du climat, ont forcé à l'abandonner. On y montre aussi un chalet isolé, où jadis un riche banneret de Montreux, de la famille Ducrest, envoya ses deux fils, pour les sauver de la peste qui dépeuploit les bords du lac; mais ils ne purent lui échapper, et ils y périrent l'un et l'autre: leur père fut inconsolable; la mort même ne mit point fin à sa douleur; car les superstitieux du pays racontent, qu'il revient de temps en temps aux Verraux, monté sur un cheval blanc, poussant des cris lamentables, épouvantant les vieilles femmes et les petits enfans, tous gens très-peureux, comme chacun sait ... (p. 211-215)

Des passages concernant les travaux des montagnards, leur mentalité alternent avec des descriptions assez exactes d'itinéraire et de paysages semblables aux indications d'un guide touristique. Pour atteindre les lecteurs différemment intéressés et pour les animer à faire connaissance avec des régions alpestres de leur pays, Philippe Bridel employe donc divers moyens. C'est pourquoi les aspects économiques dont l'étude était à la mode de son temps ne manquent pas dans ses écrits, comme le montre aussi le passage suivant.

Comme tu desires, mon cher ami, tous les détails relatifs à la vie et à l'économie pastorales, je te dois les suivans. Il y a dans ce pays deux manières de gérer ce qu'on appelle une montagne: on l'affirme à un entrepreneur, qui en paye le bail en argent, et qui y rassemble un troupeau dont le produit est à lui; ou bien les paysans de la commune à laquelle cette Alpe appartient, la font pâturer en commun: dans ce dernier mode, chaque famille qui y met une ou plusieurs vaches, entretient et salarie à frais proportionnels les domestiques qui font le service du chalet. Deux ou trois fois pendant la saison de l'alpage, on va mesurer le lait de chaque vache, et l'on en inscrit soigneusement la quantité; le jour du départ du troupeau, on partage entre les intéressés

les fromages et les serets fabriqués pendant son séjour sur la montagne. Ce partage s'opère par un tarif basé sur la quantité de lait que chaque vache a donné, d'après les mesures susmentionnées. On emploie dans ce genre d'économie le terme de *Berar*, qui vient du celtique *Bera*, couler, distiller : dans notre patois, ce mot exprime la traite d'une vache ordinaire, estimée à quatre pots de lait, soit douze livres de dix-huit onces : ce qui fait huit pots par jour. Une bonne vache en donne davantage ; plusieurs vont jusqu'à douze, quelques-unes même jusqu'à quatorze. Le *Berar* est donc le fondement du calcul à faire pour déterminer le dividende qu'on assigne à chacun des actionnaires intéressés à une montagne pâturée en commun ; et l'on dit qu'on *reçoit tant de livres de fromage par Berar*. A la Plagne, par exemple, il rend de 160 à 180 livres ; dans d'autres montagnes, il rend jusques à deux quintaux : mais en général, une montagne tenue par plusieurs particuliers, donne moins que si elle est tenue par un seul entrepreneur, qui, année commune en tire trois quintaux par *berar*, c'est-à-dire un tiers de plus : la raison de cette différence est simple ; c'est qu'un entrepreneur est plus attentif à ses propres intérêts, que des domestiques à gages ne le sont au profit de leurs maîtres ; et que le premier ménage mieux les herbes, soigne plus régulièrement les vaches dont il répond, et souvent reste quelques jours de plus sur l'Alpe que les seconds, toujours impatiens de revenir dans la plaine... (p. 217-219)

Comme nous l'avons montré (251), Bridel attribue des racines celtiques à certains mots du patois. Le linguiste passionné, auteur d'un glossaire du patois de la Suisse romande, atteignant un âge plus avancé, s'exprime de façon fort critique par rapport aux assertions etymologiques antérieures.

« J'ai vécu, nous dit-il, au temps où l'on croyait qu'Adam avait parlé bas-breton, et je me suis longtemps trompé, en cherchant, à la manière de M. de Cambri, du celte dans tous nos mots patois ; maintenant j'avoue de bonne foi que, pour un mot de famille celtique, il en est, dans notre romand, dix d'origine latine, et je préfère la vérité à un système qui commence à passer de mode ; mais je n'ai pas le courage de revenir sur mes pas, et de corriger mes erreurs... »

« J'ai porté si loin la celtomanie que j'ai cherché même à mon nom une étymologie celtique. Mon grand-père, il est vrai, un savant ecclésiastique, avait trouvé cette étymologie dans l'hébreu : le nom Bridel se composait, suivant lui, des deux mots..., bryd et èl, qui veulent dire *grêle de Dieu* ;... »

« Pour moi, dans ma manie, je ne m'arrêtais qu'après avoir fait la découverte, bien naturelle, que Bridel s'était formé des mots celtiques bryd et èl. Le premier signifie courage, le second exprime l'élévation ; nous devons donc être gens de grand cœur !... Vanité des vanités !... »⁹

Puis la quatrième lettre décrit la vallée de l'Eau froide qui s'insère dans les chaînes du Pays-d'Enhaut et du Gessenay.

La double chaîne de monts, qui bordent la vallée pastorale de l'Eau froide, nourrit en été un nombreux bétail : il y a telle éminence d'où

⁹ L. Vulliemin, Le Doyen Bridel, Lausanne 1855, 6-7 (S.G.)

L'on peut compter jusqu'à quinze grands troupeaux, que l'on voit errer sur les flancs herbeux des diverses Alpes, ou en couronner les groupes verdoyantes: ces différens pâturages appartiennent ou à des communes, ou à des particuliers; quelques-uns sont partagés entre plusieurs co-propriétaires, qui en possèdent des portions plus ou moins grandes. Les bergers de ces châlets sont polis, prévenans et hospitaliers: les fromages qu'on y fabrique sont estimés; et dans les laiteries où l'on ne fait pas de beurre, ils vont de pair avec ceux de Gruyère, et en portent le nom dans le commerce. Un ennemi dont on ne se doute pas, leur fait une guerre opiniâtre, c'est la Belette (*motèl-létta* en patois): elle s'insinue dans les magasins par les plus petites fentes, et échancre souvent les plus belles pièces. Il est très-difficile de s'en garantir dans certains châlets; et celui qui découvreroit un moyen sûr de détruire ou d'éloigner ce fâcheux parasite, rendroit un vrai service à l'économie pastorale... (p. 233 s.)

Le troisième Dimanche du mois d'Août, on fait annuellement aux châlets d'Aï, une abondante distribution de crème à tous les pauvres, qui s'y portent en foule. Un grand nombre de curieux des deux sexes accourent aussi pour être spectateurs de ce repas Alpestre. Il n'est permis à personne d'emporter sa portion; tandis qu'au Châtelet (*Gsteig*, C. de Berne), où se fait une pareille distribution à-peu-près à la même époque, chaque convive est libre d'emporter la crème qu'on lui donne, ou de la manger sur la place. Ces usages, que leur antiquité consacre et rend respectables chez nos montagnards, invariablement attachés aux anciennes mœurs de leurs ancêtres, honorent la bienfaisance des possesseurs de ces châlets. Ils pensent avec raison, que l'indigent qui voit tant de troupeaux sans posséder une seule tête de bétail, doit avoir au moins une fois chaque année le plaisir de se régaler de leur produit, et qu'il faut le faire asseoir à la grande table, que la Providence dresse sur ces hauts lieux, toute chargée des richesses de la vie pastorale ... (p. 235 s.)

Si les Hautes-Alpes abondent en scènes d'une magnificence et d'une majesté sublime, nos Basses-Alpes ont aussi leur mérite, et ne sont pas indignes de l'attention des amis de la nature:

Par conséquence Bridel s'adonne, dans sa cinquième lettre, à une peinture vivante du pays d'Ollon. Le chemin le conduit à Villars, puis au Chamossaire et aux pittoresques lacs de Brettaye, proche déjà de la région des Ormons qui sera plus loin le sujet de la lettre six.

Quoique marécageuse en divers endroits, cette vaste plaine est semée de vergers, de champs, de prairies, de bosquets et de pâturages, qui présentent des détails infiniment pittoresques: on quitte à regret

ce riant paysage, pour traverser Ollon, grand et beau village, qui est comme perdu dans un massif de superbes arbres fruitiers, dont les feuillages rapprochés le couvrent en été de verdure, d'ombrage et de fraîcheur: son territoire est en général riche, fertile et bien cultivé; mais les habitans achètent l'aisance dont ils jouissent pour la plûpart, par des travaux aussi pénibles que variés, puisqu'ils sont tour-à-tour, dans le cours de l'année, laboureurs, vigneron et bergers; et que leurs possessions sont disséminées des bords du Rhône jusques bien avant dans les Alpes: tel cultivateur qui dans une saison laboure son champ près du fleuve, trait dans une autre saison ses vaches dans un chalet à quatre lieues au-dessus. Les environs d'Ollon sont souvent rappelés dans les ouvrages botaniques de Haller, comme riches en plantes rares: je ne citerai la *Bugrane visqueuse* (ononis natrix), que pour en rapporter un singulier usage, qui n'est point connu autre part. Les femmes qui veulent débarrasser leurs chambres des nombreuses puces dont elles sont incommodées, font des faisceaux de cette belle plante, quand elle est en fleur, pour les placer sous les lits; et comme son odeur plaît à ces insectes, ils se rendent dans ces paquets de tous les coins de l'appartement, et restent englués dans les feuilles, qui sont très-visqueuses ... (p. 240 s.)

... à Huemos¹⁰, j'y retrouvai avec intérêt l'architecture des Alpes: les maisons sont en bois; les fenêtres sont petites, mais nombreuses; des passages de l'Écriture Sainte sont gravés sur la poutre qui les domine. Une ancienne chapelle située au bas du village, est très-fréquentée par ces montagnards, qui ont sagement conservé l'amour de l'Évangile et les sentimens pieux de leurs ancêtres: vu leur éloignement de l'Église paroissiale d'Ollon, et les mauvais chemins, qui en hiver rendent les communications dangereuses, quelquefois même impraticables, ils desirent avec raison d'avoir un ministre pour les quatre villages de Huëmoz, Chesières¹¹, Villard et Arvaïe¹²; et ils espèrent l'obtenir d'un gouvernement qui ne demande qu'à avancer la religion et l'instruction publique, et qui l'a déjà prouvé par le fait.

A travers des côteaux bien cultivés, on monte d'Huëmoz à Chesières, joli village, où le travail et la simplicité des mœurs antiques font régner une honnête aisance, et où l'on apprend avec satisfaction qu'il n'y a aucun pauvre. Dans les jardins on cultive la Patience des Alpes (*Ru-*

¹⁰ Huëmoz, du celtique *Uaim*, cavité, grotte. Toute la contrée autour de ce village est caverneuse, par l'affaissement des couches de gyps dont elle est composée.

¹¹ Chesières, du celtique *Ché*, *Chéa*, habitation; de là dans notre patois *Chezal*, place d'un bâtiment.

¹² Arvaïe, du celtique *Arw*, rude, rapide; tel est le chemin qui mène à ce village.

mex Alpinus), dont on apprête au printemps les jeunes tiges, après les avoir fait macérer dans l'eau chaude, pour les dépouiller de leur propriété purgative: on assure que ce mets est sain et agréable. Tu vois, mon cher ami! que je n'ometts aucun des détails économiques qui peuvent t'intéresser. Au-delà de Chesières commencent les *Mazots*¹³: on appelle ainsi des bâtimens contenant une écurie, un fenil, une cuisine et une chambre logeable: c'est là que les montagnards viennent, soit au printemps, soit en automne, avec leurs vaches, pour consumer les fourrages recueillis dans les prés voisins. On voit ici une multitude de ces *Mazots*, jetés sur les premières pentes des Alpes, dans un espace de plusieurs lieues ... (p. 242-244)

Après [...] une montée assez facile, à travers des prés et des pâturages, nous abordâmes les chalets de Brettaïe¹⁴, au-dessus d'un petit lac du même nom. Pendant la saison de l'alpage, cette vaste montagne, qui appartient à la commune d'Ollon, nourrit plus de 400 vaches: ses nombreux chalets sont partagés en trois villages d'été, Morgex¹⁵, la Crettaz, et Conche; ce dernier n'est pas près de l'eau comme les deux autres, mais sur un plateau plus reculé. Ces villages d'été, que nous appelions des *campes de Tartares*, sont composés de deux sortes de bâtimens; de chalets ou mazots proprement dits, où logent les bergers et où l'on fait le fromage; et de *Sottais*¹⁶, qui sont de simples étables: c'est ici qu'on peut voir les procédés et observer les mœurs de la vie pastorale, qui n'est certainement pas une *vie de paresseux*, comme quelques écrivains l'ont avancé très-mal-à-propos. Dans cette portion de nos Alpes, on tire un meilleur parti des fumiers que dans la plupart des autres montagnes, où ils restent et s'accumulent autour des chalets, qu'ils rendent sales, malsains et inabordables en temps de pluie. Ici des journaliers, appelés *Riaux*¹⁷, n'ont d'autre occupation que d'enlever dans des brantes ou dans des tombereaux ces fumiers, pour les étendre sur les places du pâturage qui ont besoin d'engrais. Ces hommes laborieux sont payés en denrées et nourris tour-à-tour par les bergers, sur un tarif proportionné au nombre des vaches de chaque laiterie. Les bergers de Brettaïe, comme tous ceux des montagnes d'Ollon, sont prévenans et hospitaliers; ils offrent les premiers abri et nourriture

¹³ Mazot, du celtique *Mas*, *Maëss*, prés, surtout près marécageux.

¹⁴ Brettaïe, du celtique *Brai*, *Bret*, lieu marécageux et aquatique. Le lac de Brét au dessus de Chexbre a la même étymologie: dans notre patois, *Brét* signifie bouillon, sauce, du liquide.

¹⁵ Morgex, en patois, monceau de pierre: *Morgié* et *Molar* sont des synonymes.

¹⁶ Sottai, du patois *Sotta*, *Chotta*, Abri contre la pluie.

¹⁷ Riau, du patois *Ria*, une tranchée, un fossé pour l'écoulement des eaux.

aux voyageurs qui les visitent, et on ne peut que louer l'accueil honnête et cordial qu'on trouve sous leur simple toit... (p. 245 s.)

Une contrée recouverte d'une multitude de bâtiments se présente de la cime du Chamossaire,

... ces milliers d'habitations, réunies en hameaux, ou éparses sur les divers gradins des monts et sur les bords des ruisseaux et des torrens. A l'aspect de tant de bâtimens, on croiroit ce pays prodigieusement peuplé, si l'on ne savoit que telle famille en possède jusqu'à dix à elle seule, et que la plupart ne sont que comme des tentes de Nomades, tendues passagèrement dans le désert, et habitées seulement pendant quelques semaines ... (p. 248 s.)

Brettaye, que j'appellerois volontiers le Vallon des quatre lacs, est une contrée très-romantique, où l'imagination se promène avec délices, et qu'elle embellit bientôt de ces scènes phantastiques, qui se créent si aisément à l'aide des eaux, des forêts, des vents, du silence, de la solitude, et des ombres mystérieuses de la nuit. Ne sois donc pas surpris, mon cher ami! que la superstition, qui semble préférer les montagnes aux plaines, y ait aussi son mot à dire: écoutons-la un moment... si elle n'a pas toujours le talent d'instruire, elle a du moins celui d'amuser.

Tel berger vous assure qu'on a aperçu autrefois sur le lac Serrai un Dragon couvert de plumes blanches, qui battoit l'eau de ses ailes: mais le naturaliste n'y voit qu'un Cigne qui fréquentoit ces ondes solitaires, ou peut-être un Pelican, oiseau qui n'est pas inconnu aux lacs de la Suisse. Tel autre vous raconte, que la fille du seigneur d'Aigremont, craignant dans je ne sais quelle guerre contre les Valaisans, le pillage de ses bagues et bijoux, les renferma avec son argent mignon dans un coffre de fer, qu'elle jeta au milieu du lac Lagot, où le coffre est resté jusqu'à nos jours, malgré les recherches des amateurs. La noble demoiselle se montre par fois au clair de lune sur le rivage, sans doute pour protéger son trésor, et quoique les modes aient bien changé depuis le XIV^e siècle, elle a sagement conservé le costume des femmes d'Ormont, et donne ainsi un bel exemple de simplicité. Les Fées jouissent aussi d'un grand crédit dans cette partie des Alpes: elles y ont leur *Plan*, leur *Scéx*, leur *Tanne*¹⁸, leur fontaine, leur reposoir: elles se familiarisoient jadis avec les jeunes bergers, les conduisoient dans leurs habitations souterraines, contractoient avec eux des mariages clandestins, et leur donnoient la connoissance des trésors cachés, des vertus des plantes, des moyens de préserver les troupeaux de l'épi-

¹⁸ Scex, celtique, rocher: de là le latin *Saxum*, *Tanna*, en celtique, grotte, caverne; notre mot français *Tannière* en vient.

zootie et les hommes du fer de l'ennemi, et de plusieurs autres secrets aussi rares qu'utiles. Ces Fées, ajoutent les Mythologues montagnards, ressembloient assez aux filles du pays, excepté qu'elles avoient la peau noire, les pieds sans talon, et la chevelure si longue et si épaisse, qu'elle pouvoit leur servir de vêtemens au besoin. Si l'on demande ce qu'elles sont devenues, on apprend avec regret, que la brutalité d'un jeune pâtre qui avoit épousé une de ces Fées, et qui voulut la frapper avec son *débatthiau*¹⁹, l'engagea, elle et ses compagnes, à aller chercher une contrée où les maris fussent plus polis. Dès-lors on n'en voit plus; mais à la veillée et au *cotter*²⁰ on en parle volontiers. En voilà assez de ces fables populaires, qui vaudroient bien telle métamorphose d'*Ovide*, si c'étoit *Ovide* qui les contât.

Prodigiosa veterum mendacia vatium.

Sur un joli plateau qui domine le lac Lagot, s'élève une enceinte de pierre en forme de tribune; çà et là des bandes de rochers sortant du gazon offrent des bancs commodes. C'est le *Plan* des danses, la salle de ces bals champêtres qui de temps immémorial ont lieu dans nos Alpes: à la *mi-Tsautein*²¹, c'est-à-dire au milieu de l'été, toute la jeunesse des villages voisins se rend sur les montagnes où paissent leurs vaches; la musique est de la partie: des chevaux de bât apportent le vin et les provisions, et la fête se prolonge du matin au soir, sur-tout si le temps est beau et que la nuit promette d'être sans orage. Il y a cependant des inconvéniens à ces nombreuses et bruyantes réunions: perte de temps pour les vachers; dérangement dans les chalets, dont *le train ne peut se faire*; profusion dispendieuse de crème et de lait aux dépens de la chaudière, qui reste vuide; querelles entre les jeunes gens des diverses vallées; dangers des retours nocturnes, etc. Ces considérations ont engagé quelques municipalités du district d'Aigle à défendre cette année de porter du vin sur les montagnes le dimanche de la *mi-Tsautein*: partant il n'y a point eu de danse, parce qu'il n'y a point eu de musique; car les élèves d'Apollon fuient soigneusement les lieux où les dons de Bacchus sont proscrits. Si j'étois plus jeune, j'aurois, mon ami! quelques regrets à l'abolition de ces fêtes Alpestres, consacrées par un si long usage, et qui tiennent de très-près au caractère national, qu'il est si important de conserver. Quoi de plus naturel

¹⁹ Debatthiau, patois. *Bâton* hérissé de pointes, dont le berger se sert pour briser le lait caillé dans la chaudière du fromage.

²⁰ Cotter, patois: assemblée de gens oisifs qui se réunissent pour causer: de là le verbe *Cotterdji*, causer ensemble.

²¹ Tsautein, mot à mot, temps chaud; nom patois de la saison de l'été.

que de se réjouir une fois par an sur ces hauts lieux, au milieu des beautés de la nature et des bienfaits de la Providence? Mais les inconvéniens dont j'ai parlé plus haut?... Eh bien! il est très-facile à la police des communes de régulariser ces fêtes pastorales, et d'y maintenir l'ordre, la décence et la paix: elles n'ont qu'à le vouloir ... (p. 255-259)

Enfin, dans la lettre six, Bridel nous parle de la communauté des Ormonts; entre autres aussi de la superstition qui entoure les ruines d'Aigremont.

...il y a, dit-elle, des voûtes souterraines, un cabinet où déposent des chaudières pleines de pièces d'or, un fauteuil où Pontverre s'assied pour protéger et compter son trésor, un grand bouc gardien dont les cornes menaçantes effrayent les profânes, de terribles vacarmes à minuit, des demoiselles vêtues de noir et voilées de blanc qui chantent des airs mélancoliques sur les brèches, etc. ce qui fait que le peu de curieux qui visitent ces débris isolés, sont regardés par les gens du pays, ou comme des téméraires qui s'exposent à des périls certains, ou comme des Adeptes qui vont prendre part à ces richesses clandestines... (p. 269)

Dans une quantité de détails historiques se trouve le passage suivant qui se rapporte au passé des bergers du Val d'Illiez, interprété par eux-mêmes.

Il est à remarquer, que les bergers du Val-d'Illiez, vallée à-peu-près vis-à-vis de celle des Ormonts, et qui a les mêmes mœurs et la même économie pastorale, prétendent aussi descendre des fuyards de cette même armée Romaine commandée par Lucius Cassius, oncle de Jules-César, que les Tigurins, conduits par Divicon, battirent l'an de Rome 646, près des lieux où le Rhône se jette dans le Léman, et dont ils firent passer les tristes restes sous le joug: ... (p. 277s.)

[La vie des Ormonnins] est à-peu-près nomade; les possessions étant très-morcelées, ils vont de l'une à l'autre avec leurs vaches pour consumer les fourrages: tel ménage change sept ou huit fois d'habitation dans le courant de l'année; aussi porte-t-on à près de 20,000 le nombre des bâtimens de toute espèce disséminés dans le cercle des Ormonts. Au gros de l'été, une partie de la population se transporte dans des montagnes communes, et y habite des cases étroites et incommodes, mais qui suffisent à la simplicité de ces bergers: à tout moment on rencontre des familles qui émigrent d'un domicile à l'autre, ou des mères, le berceau sur la tête, le vase à lait (*boille*) sur le dos, et un tricotage à la main, qui marchent lestement dans les sentiers les plus scabreux. Ils passent leur vie dans une lutte perpétuelle contre les élémens: les avalanches, les torrens, les éboulis, l'extrême froidure

d'un long hiver, les pluies orageuses d'un court été, les épais brouillards d'automne et de printemps qui montent dans les Alpes ou qui en descendent... voilà les ennemis que cette peuplade robuste et endurcie combat sans relâche, opposant à une nature marâtre travail, patience et énergie. Leur nourriture se compose de fromage gras et maigre, de petit lait, de pommes de terre, et de quelques salaisons: ils cuisent une ou deux fois l'année un pain grossier mais savoureux, dans lequel entre la farine de fèves: pour le conserver, on le fume à la cheminée; aussi est-il dur comme de la pierre; mais on le mange avec plaisir émietté dans du petit lait et assaisonné par l'appétit des Alpes. Ils ramassent avec soin le Lappé (*Rumex Alpinus*), très-commun autour de leurs chalets; ils le font sécher et ensuite bouillir, pour la nourriture et l'engrais des porcs. Leurs moutons donnent assez de laine pour habiller les deux sexes d'un drap grossier, fabriqué dans le pays et ordinairement teint en bleu: le costume des femmes n'a rien de remarquable, qu'un chapeau rond de feutre noir, qu'elles mettent sur leur coëffe.

L'industrie se borne à faire le beurre et le fromage, à élever des bestiaux, à soigner les prairies, qui produisent généralement de très-bons foins, à cultiver quelques légumes dans leurs petits jardins, et à semer quelques morceaux de terre en bled, orge, fèves et avoine. Ils manient très-bien la hache, et leurs bâtimens en bois en font preuve: ils n'exercent guères que les métiers d'indispensable nécessité, comme ceux de maréchal, de tailleur, de cordonnier; cependant ils ont eu et ont encore d'excellens armuriers. Les plus intrépides chasseurs de chamois se trouvent parmi eux, et ils ont prouvé plus d'une fois qu'ils se servent supérieurement de la carabine. Leur patois, plein de mots celtiques, très-différent de celui de la plaine, est presque inintelligible aux gens qui se servent de ce dernier: ils emploient par exemple l'*i* à la place de l'*é* et de l'*o*: *itaila* pour *étaïla* (*étoile*), *isé* pour *osé* (*oiseau*): *isala* est chez eux la femelle d'un petit oiseau; mot qui manque dans les autres dialectes de notre patois ... (p. 283-285)

... Comme ils sont fort religieux, ils conservent quelques cérémonies utiles, que la Réformation a peut-être proscrit mal à propos: ainsi dans leurs enterremens, il y a toujours quelque parent ou ami qui fait devant la fosse une petite oraison funèbre, ou plutôt une exhortation morale aux assistans, et qui les remercie de l'amitié qu'ils ont portée au défunt, avec prière de la conserver à sa famille: j'ai entendu quelques-uns de ces discours, et ils m'ont paru marqués au coin du bon sens, de la reconnaissance et de la piété. La bierre arrive jusqu'à la porte du cimetière sur un traîneau (*luge*), attelé d'un cheval ou d'une jument,

qui ne doit point être pleine: les femmes, vêtues de noir avec un couvrechef blanc, font partie du convoi; celles qui ont des nourrissons les portent au bras et les allaitent au bord de la fosse... tableau frappant, dans lequel se confondent les idées de vie, de mort, de renaissance; ... (p. 288 s.)

Ici je dois à la vérité de justifier les Ormonnins de la mauvaise réputation qu'on leur a faite parmi les habitans de la plaine, car ils ne la méritent pas: parce qu'un de mes parens est mauvais sujet, est-ce à dire que moi et toute ma famille soyons tels que lui? Le préjugé contr'eux vient en grande partie de la basse envie qu'on leur porte, quand on les voit, à force de travail et d'économie, prospérer dans des communes dont ils ne sont pas bourgeois. J'ai depuis plus de trente ans parcouru les Alpes et étudié leurs diverses peuplades, mais je n'en ai pas vu beaucoup qui valussent mieux que celle-ci: ils sont pauvres, j'en conviens; mais cette pauvreté honore tous ceux dont elle développe l'énergie... Ils sont grossiers... tant mieux! car ils n'ont pas ce faux vernis de politesse dont on est si souvent dupe... Ils sont violens quelquefois... eh bien! le ressentiment de l'injure est moins à craindre quand il a fait une explosion subite, que lorsque le feu couve long-tems sous la cendre. Mais il faut l'avouer de bonne foi, il leur reste encore beaucoup d'ignorance et de superstition. On doit, il est vrai, aux excellens pasteurs qui y sont maintenant, les progrès des lumières et de la civilisation dans leurs paroisses ... progrès qui seroient plus rapides, si le nombre des maîtres d'école étoit augmenté, et qu'ils fussent mieux payés. Le plus sûr moyen d'être utile à cette contrée, la plus indigente de notre canton, c'est d'y faire une grande route qui partiroit d'Aigle et se porteroit par les Mosses sur Château-d'Oex, avec un rayon qui par Ormont-dessus tendroit au Chatelet: les communications ainsi ouvertes, ces montagnards porteroient leurs denrées dans la plaine, et recevraient en retour ce qui leur manque; le transport de leurs fromages s'opéreroit à moins de frais; les étrangers y feroient quelque dépense; l'argent y seroit moins rare et circuleroit plus aisément. On verroit diminuer le nombre de ces bâtimens en bois qui épuisent les forêts, mais qui sont nécessaires par-tout où un char ne peut rouler; le pays en un mot seroit bientôt vivifié: quelques personnes, je ne l'ignore pas, élèvent contre l'établissement d'une grande route des objections tirées, soit de leurs intérêts personnels qui en souffriroient, soit des dépenses qu'une telle entreprise coûteroit aux communes adjacentes: mais la grande majorité en sent le besoin, la desire vivement, y concourra de tout son pouvoir, et la regardera comme un bienfait signalé du gouvernement: je le répète, rien de plus

propre qu'un grand chemin à procurer la civilisation, à détruire l'ignorance, à remédier à la pauvreté de ce cercle enfoncé dans les Alpes et jusqu'à présent isolé du reste du notre canton; quoique sa position géographique semblât devoir le mettre en relation journalière avec la plaine d'Aigle, le district du Pays-d'Enhaut, et les vallées populeuses de Gessenay ... (p. 288–291)

Le dernier extrait se rapporte aux pâturages de la Tour de Mayen propriété de la commune de Leysin. Ici se déroulait autrefois une de ses fêtes de bergers si variées et décrites à plusieurs reprises par le Doyen.

La montagne de Mayen a été donnée jadis par la maison de Savoie à la commune de Leysin pour services rendus; les femmes sorties de cette commune et leurs descendants y ont droit, en vertu d'un privilège ou d'un usage, semblable à celui des pâturages de Perche dont j'ai déjà parlé: il n'en est pas ainsi d'Aï, il faut être bourgeois de Leysin pour y alper ses vaches. Les directeurs de ces deux montagnes ont ordre, par leurs instructions, de tenir dans chacune une Bible à l'usage des bergers, qui n'y sont guères que six semaines... Coutume respectable et qui fait honneur à la piété de ces montagnards, très-habitués à la lecture de l'Écriture Sainte ... (p. 295 s.)

L'avant dernier dimanche d'Août, les bergers [de la montagne de Mayen et d'Aï] font une abondante distribution de crème aux pauvres, qui s'y rendent en grand nombre: si le tems est beau, une foule de spectateurs assiste à cette antique fête de bienfaisance des Alpes, qui s'appelle *Bernausa*: ce mot d'origine celtique dérive de *Bern*, amas de plusieurs choses ou personnes assemblées: de là encore *Bernada*, nom que l'on donne dans plusieurs de nos villages à la vieille femme, qui jette des poignées de froment ou d'autre grain sur la tête de l'épouse, au moment où revenant de l'église, elle entre dans la maison de son mari ... (p. 297 s.)

Bibliographie

- L. Vulliemin, Le Doyen Bridel, Essai biographique, Lausanne 1855.
 Inauguration du monument du Doyen Bridel à Montreux, 18 octobre 1891, Lausanne 1891.
 Ernest Muret, Le Château d'Amour, Extrait du Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande. VI^e année, Lausanne 1908.
 Gonzague de Reynold, Le Doyen Bridel, (1757–1845) et les origines de la littérature suisse romande. Thèse de Doctorat d'Université présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Paris, Lausanne 1909.
 G. Amweg, Le Doyen Bridel et ses écrits sur le Jura bernois, Berne 1936.
 Henri Perrochon, Le Doyen Bridel (1757–1845), Lausanne 1945.